

LA DIFFICILE PÉNÉTRATION DES PROBLÉMATIQUES CULTURELLE, LINGUISTIQUE ET ETHNIQUE DANS LA PENSÉE GÉOGRAPHIQUE

Roland J.-L. BRETON

Y a-t-il des limites à l'exercice de la pensée géographique ? La géographie a-t-elle un langage spécifique à certaines catégories de phénomènes naturels et d'activités humaines ? Le domaine de la géographie est-il circonscrit à un champ particulier au delà duquel s'étendraient ceux d'autres disciplines ? Et, en particulier, pourquoi la pensée géographique a-t-elle émis tant de réticences à s'engager dans certains domaines politiques, culturels, linguistiques, ethniques ?

Essayer de répondre à ces questions amène à mettre en cause, moins un certain impérialisme de la pensée géographique, qu'une étrange modestie conceptuelle du monde géographique vis-à-vis de l'extérieur. Je m'efforcerai donc, ici, d'abord, de rappeler la spécificité du langage géographique, pris au sens large, comme mode et comme finalité de discours. Pour, ensuite, essayer de voir si ce discours peut s'appliquer à certains domaines réputés éloignés.

SPÉCIFICITÉ DU LANGAGE GÉOGRAPHIQUE COMME MODE D'EXPRESSION ?

Les domaines du géographe sont théoriquement illimités si l'on considère la géographie comme la science, la discipline de la spatialisation. C'est-à-dire de l'étude et de la représentation de l'extension dans l'espace de toute espèce de phénomène, naturel, culturel, économique, financier, etc. etc. Ainsi que des variations dans le temps de cette extension. Tout phénomène, toute activité pouvant être localisée a, de ce fait même une géographie potentielle qui peut être établie et explorée par quelque curieux que ce soit, et, ès-qualité, par le géographe. Géographie-spatialisation, décrite, mais, aussi, représentée, par l'art cartographique, que le géographe, maîtrise et dont il est seul expert, mais dont il n'est ni le détenteur ni l'utilisateur exclusif.

Puisque le langage cartographique, destiné à tous, doit normalement être accessible et utilisable par chacun, chacun paraît, en retour apte à s'exprimer par lui. Chacun est, donc, en droit d'essayer de faire, de faire faire, de commander ou d'ordonner une carte, ou quelque chose qui a la prétention d'être une carte. Et de s'adresser, ou non, pour cela à un géographe, ou de passer directement par un cartographe, qui exécutera professionnellement ce qu'on lui demandera. C'est ainsi que circulent sur le marché une grande quantité de cartes de valeurs très inégales. Car chacun peut s'essayer au langage cartographique sans l'avoir appris ni savoir qu'il a des règles.

Lié à cette démarche tendant à rendre visuelle la perception d'un phénomène, à en montrer l'aire d'extension et ses limites, est le souci d'en mesurer l'intensité variable suivant les lieux, donc de quantifier sa distribution, tant par rapport à lui-même qu'au sein des phénomènes comparables. Donc de le traiter comme un sous-ensemble mathématique parmi d'autres sous-ensembles (espèces végétales, ménages à démographie ou revenu particulier, etc.). Ce qui porte le langage géographique à utiliser une foule d'images et moyens graphiques —tableaux, schémas, diagrammes, réseaux, etc.— à côté de la carte qui peuvent, ou combinés à elle. Et qui, comme elle, obéissent aux lois de la sémiologie graphique, tant ignorées par certains réalisateurs ou commanditaires de cartes et graphiques divers. Sémiologie dont la diffusion ne bénéficie pas d'un large support dans nos systèmes d'enseignement, et, en tous cas de rien de comparable à l'art du discours.

Car le traitement de l'information, qualifiée, quantifiée et spatialisée, source du travail géographique, fait autant appel au système graphique des signes qu'à l'exposé discursif verbal. Et le traitement informatique des données, dans l'évolution actuelle de nos méthodes se situe de plus en plus fréquemment en amont de l'énonciation discursive. D'où l'importance des Systèmes d'Information Géographique (SIG) dans l'heuristique géographique.

Ensuite, la variation dans l'espace, saisie et représentée par le géographe à un moment donné, mène nécessairement à la prise en considération de la variation dans le temps. Ce qui impose à la géographie une étude sur deux axes complémentaires : spatial et chronologique. L'approche spatiale fait intervenir les deux dimensions de la localisation, ramenée à un espace plan, et, éventuellement, la troisième, du relief ; tandis que l'approche temporelle introduit sa quatrième dimension. Ce qui induit différentes méthodes de résolution des problèmes graphiques spécifiques à la représentation dans l'espace-temps. Quelle que soit la portée et l'échelle de ce temps : historique, préhistorique, géologique, etc.

D'où, entre autres, la familiarité de la géographie à envisager tout phénomène sous l'angle d'une dynamique spatiale et temporelle. Ce qui implique, non seulement la saisie, tant conceptuelle que sémiologique, de la mobilité dans l'espace, donc de la diffusion, avec son inverse complémentaire, la résorption-disparition ; et, ce faisant, de la dynamique essentielle de chaque phénomène, perçue dans les cycles universels de gestation, naissance, croissance, déclin et disparition. Cycles qui sont propres, non seulement à tous les êtres vivants, mais, aussi, à l'exercice des forces physiques.

Enfin, le langage géographique, se doit, dans son approche a priori, comme dans son expression finale, d'aborder, par delà la simple spatialisation localisable, quantifiable et variable, les raisons de toute dynamique, de tout cycle d'extension-expansion-résorption. La géographie comme science, est plus qu'un simple mode descriptif discursif et graphique à double orientation espace-temps, c'est la recherche et l'analyse des forces qui génèrent les dynamiques de tout système étudié. Forces internes qui animent le système, mais, aussi, forces externes qui amènent, par leur résistance, les limites à son extension indéfinie ainsi qu'éventuellement, limite ultime, la disparition du système, sous-système, ensemble, sous-ensemble.

Le géographe fût, sans doute, initialement mené à cette prise en considération des raisons des limites par la spatialisation qui suppose l'énoncé d'un cadre, topographique ou topologique, donc menant à un questionnement sur les tropismes, relations d'orientation et de mouvement. Et, donc, pour l'ensemble de ce qui est situable sur la surface terrestre, sur le rôle du milieu environnemental, et, par conséquent, de l'écologie et des relations réciproques entre le sujet et l'ensemble de ce qui lui est proche. Et mettant en oeuvre, en particulier, les relations de trophisme, c'est-à-dire de nourriture des organes et organismes vivants, et de tous les échanges de matière, d'énergie et d'information qui entraînent les modifications visibles sur la surface de la terre. Ce champ conceptuel de l'interaction des forces, et de leur variation dans l'espace et le temps, si familier à la géographie, mène celle-ci à rechercher l'enchaînement des causalités dans un spectre très vaste de domaines, objets d'études de disciplines distinctes.

CLÔTURE DU CHAMP DE LA GÉOGRAPHIE ?

Et c'est bien là que se situe l'ambition de la science géographique, non pas simplement descriptive, sur les modes discursif et graphique, mais fondamentalement explicative. C'est dans cette recherche tous azimuts, des relations entre causes et effets que le géographe est amené à mettre en jeux des facteurs relevant d'autres disciplines mais qu'il est formé à utiliser : géologie, géophysique, cosmologie, biologie, histoire, économie, etc. Parmi toutes ces disciplines, le géographe, par entraînement initial, et initiatique, est d'abord amené à se mouvoir dans la topographie qui le rendra familier avec les lieux formant la configuration de la surface terrestre et permettant le repérage, le positionnement de tout phénomène second.

D'où sa prédilection pour les trois enveloppes physiques du globe : lithosphère, atmosphère et hydrosphère qui, à partir des roches et des fluides, en donne la physionomie la plus structurée et immuable, mais non immobile. Ainsi que pour la biosphère, qui, à l'interface des trois premières enveloppes, exprime la singularité de notre globe issue de la vie organique (sols, flore, faune). Cette géographie physique (et biologique) englobant tout le milieu naturel, reste la base fondant la discipline. Base sur laquelle s'est édifiée la géographie humaine, description de l'anthroposphère, qui n'est que cette part de la biosphère ayant entraîné, par l'extension de l'écoumène ce marquage grandissant et indélébile de la surface terrestre, dont le concept actuel de développement donnera une formulation idoine.

Ce développement, à partir de la variété des paysages différemment humanisés, avait mené les premiers géographes, comme Humboldt, au questionnement sur les liens entre la diversité humaine et la diversité terrestre. Ce qui les avait conduit à se pencher sur l'analyse des peuples et des populations, pour, finalement, privilégier celle des formes du peuplement. La perception du développement, ensuite, portera la géographie humaine, du XIXe au XXe, à se focaliser sur les activités économiques, depuis la description des modes de vie, jusqu'aux géographies sectorielles : agricole, industrielle, des transports, rurale, urbaine, etc. En passant par les synthèses de l'interface physique et humaine produisant l'analyse régionale.

De la matière physique non pas inerte, puisque animée des mouvements tectoniques et de ceux des fluides, à la matière vivante et aux productions matérielles de l'humanité, la géographie restait centrée sur la matérialité naturelle des quatre enveloppes (lithosphère, hydrosphère, atmosphère, biosphère), de l'interface entre l'écosphère (biotopes, biocénoses, écosystèmes) et la technosphère (géosystèmes, agrosphère, systèmes industriels, urbains, économiques). Et donc, à l'intérieur de l'anthroposphère, la prospection géographique se concentrait sur la production et la distribution des artefacts de l'activité humaine, qui constituent la technosphère, jusqu'aux plus virtuels d'entre eux, comme les flux financiers. Les sociofacts, constituant la sociosphère, (peuples, communautés ethniques, formations sociales, etc.) avaient été vite délaissés comme moins objectifs, ou objets d'autres disciplines : anthropologie, sociologie, démographie. Ainsi qu'à plus forte raison les mentefacts constituant, totalement immatériels, de la noosphère. Langues, religions, idéologies, cultures, civilisations étaient ainsi pratiquement relégués hors du champ de la géographie, tant dans le foisonnement des travaux scientifiques que dans la vision officielle des manuels d'enseignement.

Cet ostracisme était particulièrement sensible dans l'aire couverte par l'idéologie française. Là, plus de place pour les développements « races, langues, religions », rituels au XIXe. La notion de race était formellement et philosophiquement proscrite, et celles de langue et de religion, relevant de la stricte vie privée, n'avaient pas à être l'objet d'enquête ou d'exposé. La géographie des langues et des religions, comme la géographie électorale, étaient abandonnées aux efforts de valeur très inégale de sous-disciplines de la sociologie. Mais, pour la géographie, l'homme était devenu un être universalisé, sans couleur, ni croyance ni culture propre, une marchandise standard, objet de l'économie, voire de la démographie. Les millions d'hommes, producteurs, consommateurs et reproducteurs, s'échangeaient comme les millions de tonnes d'acier. On n'avait que faire des apports de la linguistique et de l'ethnologie. Il fallait surtout ne pas voir la diversité humaine comme facteur du développement. Ni comme source de l'histoire.

OUVERTURES RÉCENTES DE LA GÉOGRAPHIE SUR LA SOCIOSPHERE ET LA NOOSPHERE ?

La première brèche vint de la prise en considération des Etats, sociofacts incontournables par leur structure territoriale éminemment prégnante, puisque ordonnant la saisie de toutes les données statistiques, économiques et autres, ainsi que l'aménagement de l'espace, et dont les interrelations entraînaient la modification de la carte politique. A travers les enjeux territoriaux et économiques et les menées stratégiques en découlant, la géopolitique était amenée à conquérir droit de cité, malgré une réputation qui l'avait présentée comme attachée à une idéologie particulièrement détestable. Puis on vit poindre la géographie culturelle, qui trouvait, à son tour, ses tenants, ses organes, son audience. Et qui induit des analyses et une problématique portant sur des attitudes, des comportements, etc., ayant, certes, des incidences visibles et matérialisées, mais issus directement de faits de pensée caractérisant certaines populations particulières.

Ainsi la géographie, après s'être exclusivement vouée à la technosphère, en y privilégiant l'étude de la production et de la distribution des artefacts économiques, avait-elle pénétré la sociosphère, par le biais du rôle de ces sociofacts tout-puissants que sont les constructions étatiques de la politosphère, et, plus prudemment, par celui des formations sociales et ethniques, pour, finalement, aborder la noosphère. Elle y retrouve certains mentefacts constituant logosphère, idéosphère, et sémiosphère, qu'elle négligeait complètement auparavant.

La géographie retrouvait alors les sociofacts fondamentaux, objets de la sociologie et de l'anthropologie du

XXe, tels que les communautés de différents ordres : ethnique, tribal, clanique, etc., ou les classes sociales, les comportements, usages, etc., qu'elle n'appréhendait qu'avec d'extrêmes et fort diplomatiques réserves. Ce faisant le géographe, abordant les sphères familières aux anthropologues, sociologues, linguistes, etc., doit incorporer à son registre de préoccupations et à son discours, des données qu'il contournait, dans la plupart des cas parce que « non-matérielles ». Comme l'ethnologue avait dû laisser à l'ethnologue la culture dite « non-matérielle », et l'ethnologue avait dû, un temps, laisser au sociologue le champ des sociétés développées. Ces partages disciplinaires, au sein de l'anthropologie, entre le matériel et le non-matériel, entre le « civilisé » et l'exotique, le développé et le sous-développé, sont heureusement devenus caducs.

De façon analogue, l'extension du champ géographique hors de celui des données matérielles, aisément quantifiables et spatialisables, a certes, posé problème à la discipline, qui doit ouvrir sa problématique et trouver des méthodologies adéquates. En sens inverse, l'intrusion du géographique, du cartographique, comme maintenant de l'informatique, dans les champs respectifs des disciplines anthropologiques leur a, semble-t-il, moins posé problème. La pénétration de la géographie, comme langage et finalité, dans chaque champ particulier de l'anthropologie fût plus aisément admise que l'apport de ces disciplines à la science géographique. Peut-être parce que cette dernière se concevait déjà comme un tout très divers et abondamment ouvert sur l'extérieur.

Il était paradoxal qu'une discipline comme la géographie, qui s'est depuis longtemps proclamée au carrefour des autres, ne prenne pas les devants. Notamment en cherchant à saisir dans le cycle de ses analyses interfactorielles complexes, de ses représentations graphiques et de ses systèmes informatiques, le monde des faits mentaux et comportementaux. Et cela, simplement parce que leur saisie et leur traitement seraient techniquement plus délicats. Ou, socialement plus exposés à la critique, tant de l'opinion que des puissances politiques ou des intérêts établis. Car la géographie, saisie de la crainte de verser dans le service des idéologies ségrégatives, n'était pas exempte de reproche. Notamment en restant attelée à des intérêts particuliers qui la coloraient, parfois, ici ou là, de langage nationaliste, impérialiste ou colonialiste.

L'OUVERTURE ATTENDUE SUR L'ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

Dans le même ordre de handicaps idéologiques pouvant freiner l'étude scientifique et l'approche géographique de certains domaines de phénomènes, il faut signaler la sphère de l'anthropologie physique et de la génétique humaine, où des progrès considérables ont été accomplis à la fois dans la direction temporelle de la paléontologie, que dans la direction spatiale de la répartition mondiale actuelle. Mais où le géographe avait renoncé à jeter les regards par crainte d'être soupçonné de complicité avec des idéologies ségrégatives au passé criminel et génocidaire. Or nous sommes arrivés à un moment où, si le géographe se refuse à analyser et cartographier la différence physique à l'intérieur de l'humanité, d'autres le font, et le feront de plus en plus. Dans cette quête de description, d'explication et de représentation, ceux-ci risquent d'être moins habiles que le géographe à relativiser les causes écologiques ou autres. Et de mener à des points de vue plus schématiques sur la très complexe et permanente évolution humaine, au sein de laquelle la phylogenèse a joué un rôle indiscutable. Jusqu'à la constitution des formations ethniques constituant l'ethnosphère.

Il avait été nécessaire de démontrer que le système des ethnies est proche, mais distinct, de celui des communautés linguistiques, qui sont, par définition, unidimensionnelles ; comme il était plus distinct, encore, de celui des formations étatiques, ou de celui des formations sociales. Chacun de ces systèmes doit pouvoir être appréhendé sous tous ses aspects, sans censure aucune imposée par un préjugé quelconque. Et doit pouvoir être mis en comparaison et interrelation avec tous les autres. Pour une appréciation de notre société fondée sur toutes les données accessibles.

De même, il est indispensable, dans la perspective d'une appréhension totale de l'humanité, d'analyser la répartition actuelle des types physiques qu'elle présente. Et de tenir compte donc, des mesures, classifications et conclusions de l'anthropologie physique. Celle-ci a fait dans les dernières décennies d'importants progrès, puisqu'elle a considérablement élargi le champ des observations somatologiques en ajoutant aux mesures ostéométriques et de la pigmentation du passé, celle des marqueurs cellulaires et sériques. On dispose

maintenant d'un éventail considérable de données prises systématiquement dans l'ensemble de l'humanité et portant, non plus seulement sur les caractères visibles de la morphologie humaine, mais, aussi, sur les traits physiologiques incluant les systèmes immunologiques, les enzymes, l'ADN, etc.

Ce qui a permis d'étayer de faits matériels indiscutables le classement génétique des populations vivantes. Ainsi que d'établir leur filiation par rapport aux populations antérieures jusqu'aux époques préhistoriques (FEREMBACH, 1986, LANGANEY, 1988). De fréquents parallèles ont été faits entre les apparentements linguistiques et génétiques (CAVALLI-SFORZA, 1996, Merrit RUHLEN, 1997). Il serait étonnant que dans une recherche interdisciplinaire où biologistes, anthropologues, paléontologues, préhistoriens et linguistes ont leur mot à dire, les géographes n'aient qu'à rester à l'écart et se taire. D'ores et déjà, à l'échelle planétaire, comme à celle des continents et nations de nombreuses analyses des linguistes (GOEBL, 1996), par exemple, tiennent compte des données somatiques et procèdent à des comparaisons de distribution spatiale, comme à des hypothèses d'explication historique.

L'extrême prudence, voire la réticence, des géographes à exploiter la masse de l'information génétique disponible et à suivre les progrès de l'innovation apportée continuellement par les recherches biologiques en cours ne peut qu'être préjudiciable à la pensée géographique qui apparaîtra comme distancée. Et qui cessera d'apporter au mouvement général de la pensée une contribution que chacun sent comme nécessaire. Quoi qu'il en soit au juste de l'épaisseur et de la fixité des clôtures à l'intérieur desquelles chaque discipline a tendance à s'enfermer, l'interdisciplinarité est partout à l'ordre du jour. Et aujourd'hui il est plus que jamais important que la géographie soit présente sur tous les fronts de l'avancée de la pensée.

AMBITION ULTIME DE LA GÉOGRAPHIE ?

Pour conclure, je dirai que non seulement le géographe doit examiner, accueillir et utiliser à bon escient les concepts d'ethnie, peuple, nation, langue ou dialecte, race ou type physique, mais que sa contribution est nécessaire pour passer au crible ces concepts en vérifiant l'extension spatiale et le degré de co-extensivité de toutes les communautés ou formations, ethniques, linguistiques, sociales, génétiques, étatiques, trop souvent confondues dans le langage courant ; et que chaque discipline spécialisée étudie de son côté, en faisant appel, à sa façon, aux inévitables problèmes de spatialisation, comme de confrontation avec les configurations des autres disciplines.

C'est précisément là que la géographie peut conserver sa place au carrefour des autres disciplines, car elle reste fondée, mieux que d'autres, à maîtriser les relations, à travers les dimensions du continuum espace-temps, entre tout ordre de phénomène, son cadre naturel et l'ensemble des facteurs d'évolution relevant de causalités extérieures. Renoncer à cette ambitieuse prétention scientifique ramènerait la géographie à la cartographie la plus intelligente. Ou à un, ou plusieurs systèmes de pensée clos, plus ou moins nominalistes ou essentialistes, alors qu'elle peut toujours être proposée comme un outil général philosophique de réfutation (falsification) de ces systèmes moins ouverts qu'elle.

BIBLIOGRAPHIE

CAVALLI-SFORZA, L., Gènes, peuples et langues, Paris, Odile Jacob, 1996.

FEREMBACH, Denise, dir., L'homme, son évolution, sa diversité, Manuel d'anthropologie physique, Paris, CNRS & Doin, 1986.

GOEBL, Hans, « La convergence entre les fragmentations géo-linguistique et géo-génétique de l'Italie du Nord », Revue de linguistique romane, Strasbourg, T. 60, Nos 237-238, janv.-juin 1996.

LANGANEY, André, Les hommes, passé, présent, conditionnel, Paris, Armand Colin, 1988.

RUHLEN, Merritt, L'origine des langues, Paris, Belin, 1997.